

O. Tity Faye

# Selon la Révolution !

*La randonnée de l'étudiant guinéen  
sous la Révolution*



La tourmente, livre I

Ecrire l'Afrique  
Ecrire l'Afrique

Harmattan  Guinée





**Selon la Révolution !**

*La randonnée de l'étudiant guinéen  
sous la Révolution*

## Écrire l'Afrique

Collection dirigée par Denis Pryn

Romans, récits, témoignages littéraires et sociologiques, cette collection reflète les multiples aspects du quotidien des Africains.

### Dernières parutions

- Karamoko KOUROUMA, *Poste 5 ou l'incroyable aventure de Togba*, 2014.  
Bakonko Maramany CISSÉ, *Émigrer à tout prix. L'Amérique, l'Europe ou la mort*, 2014.  
Bakonko Maramany CISSÉ, *Tombe interdite. Histoire de l'enfant prodige*, 2014.  
Abdoulaye MAMANI, *Le puits sans fond*, 2014.  
Pino CRIVELLARO, *Burundi mon amour*, 2014.  
EL HADJI DIAGOLA, *Un président fou*, 2014.  
J.D PENEL, *Idriss Alaoma, Le Caïman noir du Tchad*, 2014.  
Koffi Célestin YAO, *Le bateau est plein, je débarque*, 2013.  
Kapashika DIKUYI, *Une étrange famille congolaise et son odyssee*, 2013.  
Patrick-Serge BOUTSINDI, *Jour des funérailles à Poto-Poto*, 2013.  
El hadji DIAGOLA, *Ma femme m'a sauvé la vie*, 2013.  
Gilbert TSHIBANGU KANKENZA, *À la rencontre du destin*, 2013.  
Abderrahmane NGAÏDÉ, *Une nuit à Madina do Boé*, 2013.  
Henri PEMOT, *Kimpa Vita, Une résistante Kongo*, 2013.  
Richard GUERIN, *Le médecin errant de l'Afrique, les aventures de Jonas*, 2013.  
Patrice ITOUA, *La banque mondiale et la CEMAC, Un partenariat pour l'aide au développement de la sous-région*, 2013.  
Baudouin Mwamba MPUTU, *L'Afrique face au défi de la technoscience. Histoire et Enjeux*, 2013.  
Vicky Mujinga KALAMBAY, *Bilonda. Une écolière face à son destin*, 2013.  
Obambé GAKOSSO, *Les malades précieux*, 2013.  
Ano NIANZOU, *Sous les bombes de Char-kozy*, 2013.  
Francine NGO IBOUM, *Fleur brisée*, 2013.  
Lang Fafa DAMPHA, *African Aliens*, 2013.  
Claude-Ernest NDALLA, *Le Gourou. Une imposture congolaise*, 2013.  
Salvator NAHIMANA, *Angélique Gisèle Nshimirimana. Mon homme m'aurait mangée toute crue. Edition bilingue kirundi-français*, 2013.  
Aboubacar LANKOANDE, *La palabre des Calaos*, 2013.  
Christian ROCHE, *Amaï. Amour et rébellion en Casamance*, 2013.  
Giovanni MELEDJE, *Scandales d'amour*, 2013.

O. Tity Faye

# Selon la Révolution !

*La randonnée de l'étudiant guinéen  
sous la Révolution*

La tourmente, livre I

L'Harmattan

Du même auteur, aux éditions L'Harmattan

*Guinée. Chronique d'une démocratie annoncée*, 2008.

*Prêt pour la Révolution ? De l'emprise du parti unique à la marque du fouet rouge : la révolte. La tourmente, livre II*, 2014.

*La chute de la Révolution. Les derniers complots. La tourmente, livre III*, 2014.

© L'Harmattan, 2014  
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-03268-9  
EAN : 9782343032689

## AVERTISSEMENT

Les personnages et les dialogues fictifs de ce roman sont plantés dans un décor sociopolitique et culturel vécu. L'auteur estime que cette réalité aurait pu les engendrer tel qu'il l'imagine. Cependant, **toutes similarités fortuites avec des personnes, des noms et titres qui ont existé ne seraient que pures coïncidences.**

**Note de l'auteur** - J'espère que les anciens élèves professeurs ainsi que les encadreurs pédagogiques de l'École normale supérieure ne verront en ce roman d'autres malices que celle de préserver une certaine mémoire collective à partir de l'imaginaire du vécu. Je suis convaincu que certains pans de la réalité politique et sociale d'alors ramèneront en surface bien des souvenirs... et une part d'Histoire pour nos enfants.

**Ousmane Tity, Faye** : *ancien élève de l'École normale supérieure de Manéah-Guinée.*



## CHAPITRE 1

### Les convenances

« **Je suis admis à l'université.** » Se répétait Tiofane. Il le faisait comme une litanie profane dont lui seul avait le secret, à l'insu de tous. Depuis l'annonce des résultats quelques jours avant le début des grandes vacances, il trépignait intérieurement.

Les vacances, à Kindia, chez sa grand-mère maternelle avaient été contemplatives. Il ne vit ni ne sentit le temps s'écouler. Le jeune homme passait les journées à vendre de la pâte d'arachide avec Bôtè, sa grand-mère. Les femmes et les jeunes filles l'adulaient et ne manquaient jamais de faire une partie de leurs emplettes avec lui. Tiofane était le seul jeune homme de son âge à faire ce commerce sans complexe, en subissant les moqueries de ses amis dans l'allégresse.

Quand Tiofane venait lui rendre visite pendant les vacances, sa grand-mère profitait de son succès pour élargir l'échantillonnage de marchandises aux produits excédentaires de son jardin potager. Cette année, la bonne humeur et les sourires mystérieux que celui-ci affichait avaient attiré plus que jamais la clientèle. Les nuits, quand sa grand-mère avait fini de lui raconter les histoires familiales sous forme d'épopées, les rêves du jeune homme l'emportaient aux portes de l'université. Il avait attendu avec une joie patiente, la fin des vacances, son retour à Conakry, et cette veillée.

« Je suis admis à l'université. » Se dit-il, encore. Cette fois, il le fit dans l'attitude d'une prière révérencielle. Il avait aussi invoqué les mânes de ses ancêtres pour les remercier et pour célébrer avec eux. Comme s'il voulait la participation exceptionnelle de démiurges choisis. Il espérait, naïvement, les contraindre à être ses gardiens sur la route glorieuse de l'université.

**La pièce de quatre mètres** carrés qui lui sert de chambre est occupée par une table de travail et un lit. Tous les deux sont couverts de livres de

classe et de romans divers. Parmi ces derniers dominent les romans érotico sexuels. La Révolution des hormones.

À côté du lit, l'unique chaise supporte ses cahiers et la minuscule veilleuse allumée de nuit comme de jour. Le sofa miniature est aussi bien le domaine réservé aux chemises qu'aux cahiers et autres outils de classe. Derrière le meuble se trouvent d'autres habits accrochés à des cintres de bois.

Pour Tiofane, 1979 restera toujours l'année du succès. Dans le secret de cette chambre, il jubile depuis cinq heures du matin. En se répétant, « Je suis admis à l'université », il s'imbibait d'une de ces joies intenses, qui ont l'effet d'une extase orgasmique.

Pour lui, l'université est l'aboutissement. Pour l'étudiant qu'il est, ses années de travail l'ont conduit à cet aboutissement. Il se retrouve au point final : l'ouverture sur une vie nouvelle, à la fois convoitée et redoutée. Tiofane connaît et subit cette myriade de sentiments, d'émotions, qui convergent. Aujourd'hui, plus encore qu'avant, il en est l'esclave. Au sens spirituel. Cet aboutissement est pour lui, la réalisation d'un vœu, d'un serment...

Comme pour plusieurs autres, son projet de vie est, également, pour Tiofane une angoisse pérenne. Une frayeur diffuse se concentre, parfois, en lui et annihile son sens du raisonnement. Alors, il apprécie les choses et les valeurs selon une hiérarchie spécifique, en fonction de paramètres singuliers et instables.

Ce matin, il réussit, à combattre par moments ses angoisses en se disant, « Je suis admis à l'université. » Il se le répétait-il pour donner à la célébration le gout absolu de la victoire.

Puis, les doutes ; avec une tendance dominatrice, ils l'assaillent pour se transformer en interrogations. « Pourrais-je y être aussi brillant qu'en faculté ? Aurai-je les mêmes copains ? »

La minute suivante il se rassure. « Il suffirait, certainement, d'une bonne résolution pour y réussir. En tout cas, j'aime les bons classements... Quel plaisir ! Ça me donne l'impression de planer... Trêve de mièvreries, je vais me préparer. C'est aujourd'hui la rentrée des classes ».

Soudain, il se renfrogne. Son visage tantôt radieux se ferme. Il plisse la peau du front, passe le plat de sa main gauche sur ses cheveux, les brossant jusqu'à la nuque. Un tic familial. Selon la situation, ce tic est un effet de coquetterie, un signe de malaise ou d'ennui, la manifestation d'une difficulté à aplanir.

Cette fois-ci, il ressent de la peine en pensant à Katia, la petite amie affectueuse. Malgré l'opposition ouverte de la mère de cette dernière, elle fut sa compagne du collègue au lycée.

« Pauvre Katia, se dit-il, elle a tant souffert de l'incompréhension de sa maman... Et... à cause de moi. Quel choc ! Son échec au concours. J'aurais dû l'épauler. Mais sa jalousie... La rupture. »

Amer, Tiofane consulte sa montre. Il se lève, le moral presque à zéro. Le souvenir de Katia et de leurs démêlés l'a dégrisé. Il s'habille nonchalamment, réfléchissant au moyen de sortir sans la rencontrer.

Katia habite juste en face de la maison de ses parents. Tiofane s'y rend, chaque matin, pour le petit déjeuner et deux fois de suite pour les repas de l'après – midi et du soir.

Dans la capitale, Conakry, la maison de ses parents, un bâtiment de style colonial, se trouve à Dixinn-gare, de l'autre côté des rails du chemin de fer Conakry-Kankan. Traversant la Guinée tout entière vers la Haute Guinée, le chemin de fer est parallèle à l'autoroute Fidel Castro Ruz. Ensemble, les deux voies divisent la capitale, Conakry, en deux parties inégales en superficie.

Le père de Tiofane lui avait trouvé une chambre, de l'autre côté des rails et de l'autoroute, à l'opposé de la maison familiale.

« Katia me verrait sûrement. Que ressentirait-elle ? De l'aversion ? » Se demandait le garçon, en avançant sur le kilomètre de distance menant à la maison de ses parents. Il se ravise et décide de se passer de petit-déjeuner.

« Cela vaut mieux que subir son regard méprisant ou triste. », conclut-il.

Dans son entendement, l'échec de Katia au concours d'entrée à l'université dépendait en partie de son comportement. La rupture avec elle, venait de ses relations intimes avec Nda, sa cousine sénégalaise. Elle était fiancée. Il ne pensait donc pas à une conséquence, jouissant simplement de l'expérience avec une fille plus âgée. Un sentiment de culpabilité le saisit. L'infidélité suscite bien des déconvenues !

Au bord de la route, après avoir traversé les rails, il n'entend pas les coups de Klaxon de la Land-Rover de service de son père, Directeur technique de l'Office national des Chemins de fer de Guinée. D'habitude, celui-ci passe, sur l'autoroute à quelques mètres de sa fenêtre. Quand les employés de l'entreprise n'ont pas pris toutes les places, il pouvait s'y embarquer.

— Les travailleurs ont la priorité. Avait tranché Kolali Walli, son père.

En voyant la voiture arrêtée un peu plus loin, il courut dire à son père de partir sans lui. Penaud, Tiofane se dirige vers l'embarcadère des

*Allakambo*. Leur nom signifie en maninka, langage de l'ethnie Malinké *Dieu est grand*. En abrégé, les gens disent *Allak* ou les appellent *1000 kilos*. Peut-être à cause du nombre, toujours excessif, de passagers ou de son poids, nul ne saurait plus le préciser. L'expression *Allakambo* exprime aussi l'amertume des émigrants de la Haute Guinée qui, faute de trouver un travail dans la capitale, se sont reconvertis en chauffeur de ces véhicules.

«*Allakambo*, *Dieu est grand*, en langage malinké, exprime ainsi la reconnaissance envers Dieu qui offre toujours de quoi vivre à ses créatures », affirment-ils avec foi.

Datant des années 50 et 60, la plupart des utilisateurs ignorent le rapport entre le véhicule et la dénomination 1000 kilos. Ce sont de vieux véhicules entre la fourgonnette et le minibus dont la marque est, désormais, indéfinie.

À l'intérieur des *Allaks* ce sont des bancs en bois qui sont installés sur les deux côtés du véhicule. Un troisième banc se trouve au centre, jouxtant un autre petit banc placé juste derrière le chauffeur. La vingtaine de places requises est toujours dépassée. Certains passagers restent debout. Les fenêtres de ventilation étant de dimensions réduites, on y étouffe de chaleur.

Ces véhicules, appartenant à des particuliers, assurent une partie du transport en commun dans la ville. Ils patrouillent la capitale en tous sens : de *Gbessia*, où se trouve l'aéroport, à *Madina* où est installé le grand marché de la banlieue, distante du centre administratif d'au moins quatre kilomètres.

Certains de ces *Allaks* traversent les rails du chemin de fer commercial Conakry-Kankan et ceux des chemins de fer miniers de Conakry-Fria et Conakry-Débélen, dans la préfecture de Kindia, destinés au transport de la bauxite. Ce trajet part de la partie à l'est du marché de Madina appelée *Kindia gare-voiture* où stationnent la plupart des véhicules, en partance pour l'intérieur de la Guinée. L'appellation de cette place empruntée à la préfecture de Kindia tient au fait qu'au commencement, les voitures taxis étaient, exclusivement à destination de cette localité.

C'est aussi de là qu'on peut se rendre à Donka, le siège des complexes, scolaire, culturel, sportif et médical. Là, à une distance de 200 à 500 mètres du complexe hospitalier se regroupent des établissements scolaires, dont le Collège et le Lycée de Donka, la Faculté des sciences sociales et de la nature, la Faculté des sciences administratives et juridiques avec des écoles professionnelles.

Plus loin, à l'Est se dresse, majestueuse et mythique, l'Université baptisée Institut polytechnique *Gamal Abdel Nasser* de Conakry-I.p.g.a.n.c. Elle porte le nom du président égyptien, qui fut l'un des champions du Panarabisme et du panafricanisme, après les indépendances en Afrique.

De Dixinn-gare, le quartier où il habite, Tiofane emprunte successivement deux Allaks. Le premier pour aller à Madina et le second pour se rendre à Donka.

**Devant l'entrée de l'université**, il trouve son ami Manga. Grand garçon mince, à l'aspect dégingandé, ses traits énergiques révélaient à égalité son origine *Bambara* et les caractéristiques peules léguées par sa mère. Tous deux hésitent à franchir le portail de l'enceinte de l'université.

— Tu es en retard, Nda te cherchait. Lui dit manga pour évacuer ses propres angoisses.

— Manga, toi aussi tu es en retard, puisque je t'ai trouvé en dehors de la cour. Quant à Nda nous la verrons sûrement.

Nda est la cousine avec laquelle, Tiofane partage la responsabilité de sa rupture avec Katia. À la fac, Manga en avait été amoureux. Timidement. Il s'est effacé pour ne pas s'opposer à son ami. Sa déconvenue n'a pas affecté leur amitié. À trois, ils avaient décidé, en cas d'admission à l'université, de choisir le binaire Économie-Maths, afin d'échapper à l'enseignement. Ils savaient, pourtant, que les étudiants des sciences sociales étaient destinés au métier d'enseignant. N'y échappaient que ceux qui avaient le privilège d'avoir un père, un frère, un oncle bien placé dans l'administration ou au sein du parti unique. C'était l'un des sujets favoris de leurs discussions.

— Moi, je t'attendais. Plaide son ami. Sachant que tu n'es jamais à l'heure. Je voudrais qu'on décide des options à suivre, ensemble.

La réponse de Tiofane est un peu agressive. Il sentait que Manga, avec son penchant pour la littérature, hésitait encore.

— Dis donc, rien n'a changé. Nous étions d'accord pour l'Éco-Maths non ! Ou bien tu démissionnes ? Eh bien ! Dis-le, Manga...

— Non ! Je t'en prie, tu n'as pas besoin de t'éparpiller. Voyons ! Rien n'a changé. Cependant, j'ai appris que la répartition est déjà faite. Certains sont affectés dans leurs options convoitées. D'autres, non.

— Les salauds, ils ne nous consultent même pas. C'est toujours ainsi. Nous sommes manipulés depuis le primaire... Des sciences techniques au lycée, nous nous retrouvons en faculté d'Agronomie. Puis, on nous a imposé les sciences sociales. Là aussi pour se spécialiser dans une des

branches, c'est le supplice de Tantale. C'est à croire que Méphisto règne sur nos destinées.

Il s'arrêta pour reprendre du souffle.

— Il faut se battre encore... Toujours. Se battre... C'est de la connerie à la fin ! Ce qu'on n'arrive jamais à comprendre, c'est le pourquoi. Finir enseignant... On sait ce que ça veut dire en Guinée. L'objet et le symbole du ridicule. L'hypocrisie, c'est qu'on surnomme l'enseignant *militant d'honneur de la Révolution*. Militant d'honneur ! Mon œil oui ! C'est le misérable sous-payé de la malédiction révolutionnaire.

— Très jolie ta diatribe. Répliqua Manga. Belle tirade, je l'admets. Mais la prochaine fois regarde bien s'il n'y a personne susceptible de faire un rapport sur toi, intitulé « dénigrement du régime ». Avec pour contenu *propos diffamatoires, subversion et perversion de la jeunesse*.

Il soupire et poursuit.

— C'est ça ! Ne confonds jamais amour et tambour. Ce n'est pas parce que tu peux penser que tu peux dire ce que tu penses. À présent, on est aguerris depuis le temps qu'on est promenés dans les classes, les écoles et les options n'importe comment ! Alors, calme-toi.

Tiofane regarda de gauche à droite pour s'assurer qu'il n'a pas été entendu. Jugeant qu'il ne court aucun risque, il confirme.

— Tu as raison. Même si l'amour peut se faire sur le tambour quand il est grand, les confondre est dangereux... Bon ! Courage bonhomme, allons voir ce qu'est l'université.

Le cœur battant la chamade, ils pénètrent dans ce qui a, longtemps, été considéré par eux comme un lointain sanctuaire. Aujourd'hui c'est leur journée. Tout de même et malgré tout. Ils pensent à l'unisson, qu'ils sont très près de l'objectif de consécration : le pas dans le cercle des « Grands » et des instruits ; le chemin vers des cimes jadis virtuelles de la réussite. Illusion ? Pas pour l'instant en tout cas...

L'instant est au safari des bleus, *le baptême du feu* à subir pour commencer. Il faut gagner ce premier round en réussissant à se faire admettre, à s'intégrer parmi les anciens. Le second round étant de s'imposer dans des disciplines en classe, dans les sports, dans les arts et, inéluctablement, dans la séduction des jeunes filles... Le sommet, serait de siéger au sein du Conseil d'administration - C.a, l'organe de gestion des étudiants introduit par la Révolution. Faussement détachés, ils arrivent sous le hall où sont déjà, répartis par groupes d'affinité, leurs camarades. Ces groupes leur permettent de cacher leur gêne, leur intimidation.

Tiofane et Manga se joignent à l'un des groupes et se mêlent à la conversation générale. Elle tourne, bien sûr, autour du choix des options, des professeurs de renommée hantant, autrefois, leurs imaginations que l'on va côtoyer maintenant. Le ton baisse chaque fois que des anciens étudiants passent à côté. Un peu hautains, ils déambulent dans leurs uniformes de couleur kaki à épaulettes.

Certains d'entre eux parlent sournoisement des nouveaux, les non-initiés. Ils les narguent, ajoutant ainsi à leur confusion. Les plus gentils leur adressent des bonjours ou des signes amicaux accompagnés de sourires encourageants. Ils compatissent et ressentent le trouble de ceux-là qui se distinguent encore par leurs habits de ville. Ils ont connu ces moments eux aussi.

Au milieu de ce tumulte, Tiofane trouve un certain réconfort à être avec Nda, qui l'avait rejoint. Admirant la taille svelte de la jeune fille, il ressent envers elle, à la fois, une attirance et une répulsion. Le fantôme de Katia. Il s'interposait, de temps à autre. Mais il était battu en brèche par la réaction de son corps. Une bouffée de chaleur l'irradiait chaque fois qu'il regardait cette gracile jeune fille, délaissée par son fiancé. Les émanations sexuelles de Nda imbibent, toujours, Tiofane. À sa vue, il réprime difficilement les pointes chaudes qui survoltent son bas-ventre. C'est que les souvenirs de leurs ébats occupent constamment son esprit.

« Le désir de la bête qui convoite la femelle serait-il notre seul lien ? » Se demandait-il.

Le jeune homme y réfléchissait souvent en essayant d'être objectif. « Quoiqu'il en soit, concluait-il, si ce n'est que ça, le piège du jeu de la chair crée aussi un lien qui traduit une forme d'amour. Ne compliquons rien. »

Il respecte Nda, malgré le côté ambigu de leur liaison. Au demeurant, ils ont des vues libres sur l'amour, le sexe, la vie en général. De cela, ils n'en parlent pas. Ils le sentent et se le prouvent à chaque occasion. Elle le prend comme il est et lui se contente de ce qu'il nomme *une moitié d'amour*. Rien ne les engage. Ils ne s'imposent rien. Ils se comprennent et s'en tiennent à cela. Deux êtres qui peuvent passer des moments agréables ensemble, sans rien se dire. Non par timidité, mais parce qu'ils n'en ont pas tellement besoin pour meubler leur intimité. La communication se faisait par des ondes innommables assez proches de la télépathie.

En ce jour de joyeuses retrouvailles, Nda taquine son *freeboy*, comme elle aime à l'appeler pour signifier leur amour libre, sans contraintes. Pour le moment, elle le taquine.

— Tiofane tu as peur de l'université ? Toi, mon grand, tu es impressionné ?

— Je t'en prie Nda... C'est comme à la fac non ? Tu es là, Manga aussi et tout le reste...

— Non ! Pas tout le reste.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je crois que Katia manque. Réplique la jeune fille qui continue sans lui laisser le temps de protester.

— Tu sais, je voulais t'en parler depuis quelque temps. Jusqu'ici, je ne t'ai rien demandé, rien reproché et toi non plus. Nous ne connaissons ni la rancœur ni la jalousie. En tout cas, apparemment. L'on dit souvent que la jalousie est le suc vivifiant de l'amour. Qui aime est jaloux... Qui est jaloux aime bien et fort ! Mais il est rarement question de la forme de manifestation de la jalousie.

Elle réfléchit avant de poursuivre.

— Je ne suis, certes, pas une vieille fille. Mais je peux te dire qu'à plus jeune âge, je fus d'une jalousie mortelle, intempestive, radicale. Ou c'est moi ou c'est l'autre. J'étais vindicative au top niveau.

Elle rigola nerveusement en disant.

— Je t'assure que j'ai perdu bien des gens qui, pourtant, m'aimaient. Je n'ai compris mon erreur que bien plus tard. Bon ! Pas trop tard. Quand je t'ai connu, j'ai pu pratiquer ma nouvelle formule de jalousie. Chercher à savoir ce que tu désires chez une possible rivale et donner un peu plus.

Elle ébaucha un sourire en disant.

— C'est simple et efficace, car je t'ai eu. N'est-ce pas ? Ce ne fut pas facile. Et... maintenant encore ce n'est pas drôle. Tiens ! Par exemple quand tu regardes Oumou, la petite peule toute jolie et finasse, je sens ton désir d'elle. Ça me fait mal au cœur, ça me taraude les boyaux encore que...

— Arrête ! Nda, tu déconnes. Tu exagères. Je n'ai ni à faire ni à voir avec cette fille. Elle est sympathique, point final.

— Je dis, virgule, moi ! Tu n'as pas tout dit et le manège continuera. Et puis, je ne déconne pas. Répond Nda avec enjouement. Je sais que tôt ou tard tu iras à elle ou elle viendra à toi. J'en suis énormément jalouse. Je vais l'effacer de ta sale petite tête de Dom Juan.

— Comment effacer ce qui n'est pas inscrit ?

— Tu vas voir ce que tu n'as pas vu mon cher. On va s'excuser auprès de Manga et aller chez toi.

— Il fait chaud chez moi, à cette heure-ci.

— N’empêche ! Nous irons et nous ferons l’amour sous mille facettes. Je suis sûre que pour la semaine, Oumou n’aura pas de place dans ta tête ou tout au moins dans ton corps. Allez ! Allons-y.

Là-dessus, complices, ils se suivirent vers la balustrade du premier étage où Manga, accoté, discutait ferme sur la possibilité de critiquer Karl Marx. Lorsqu’ils arrivèrent, celui-ci claironnait.

— Marx dans « Critique de la Critique “critique” contre Bruno Bauer et consorts », autrement intitulé *La Sainte Famille*, s’élève contre les jeunes hégéliens de gauche. Il oppose à leur thèse de la primauté des héros et des grands hommes comme moteur de l’histoire, sa philosophie de la place primordiale des masses en tant que sujet et objet de l’Histoire. Si cela peut vous paraître utopique la concrétisation marxiste transparait dans son étude du système économique capitaliste dans son livre *Le capital* ce qui prouve...

À quelques mètres, Tiofane enchaîne...

— Qu’il réfute la conception latine, antique, de l’inertie des masses, du peuple ; en d’autres termes le vulgo aux réactions instinctives et irresponsables devant son destin. Selon les jeunes hégéliens, l’histoire est le fait des hommes politiques, plus intelligents du reste. Mais le Camarade Marx n’a pas manqué de souligner, ce qui est bien juste, que ces super intelligences et leurs œuvres ont leur origine au sein des masses populaires.

— Cependant, les théories matérialistes ne sont pas issues originellement de Marx réplique quelqu’un dans le groupe. Il accuse l’auteur du *Capital* de n’avoir pas toujours été du côté de la matière, donc du matérialisme qu’il prône plus tard.

— Ce qui prouve encore, reprend Tiofane, que l’auteur du *Capital* n’a pas avancé des thèses hasardeuses. Il n’est que plus difficile à renverser. Il connaît l’idéalisme subjectif et objectif. Le processus de connaissance de cette philosophie l’a amené à conceptualiser sur des bases matérialistes. D’ailleurs, selon un contemporain qui se situe entre ses apologistes et ses dissidents, Louis Althusser, la coupure épistémologique part de son fascicule *Les Écrits de 1944* et de son écrit *La philosophie allemande*, revue et corrigée...

Nda pinça le bras de Tiofane, pour lui rappeler qu’ils étaient venus dire au revoir à Manga. Elle lui glissa à l’oreille. « *Nous passerons la journée ici que tu ne m’échapperas pas.* »

À haute voix la jeune fille déclama.

— Bon ! Marx a fait une critique générale de l’Économie politique...

Manga la regarde, devinant l'ironie qui ne paraît pas sur son visage, faussement sérieux. Tiofane en profite pour annoncer d'un ton qui se voulait désespérer.

— Ok ! Ok ! Manga, nous allons partir.

— Pas avant de voir les répartitions par option.

La jeune fille s'interpose gentiment.

— À quoi ça sert un ami ? Tu notes tout. On se battra après au cas où... En attendant, selon mes sources, la répartition est faite, mais ne sera affichée que demain. Sauf votre respect mon cher, on rentre de vacances et il y a des choses qui sont plus urgentes. Je ne suis pas libre à tout moment et... Je développe le chapitre ?

Avec un clin d'œil, elle enchaine.

— Tiofane et moi avons soif de...

— Stop ! S'écria Manga.

Comiquement, il promena un regard circulaire en disant.

— Commençons l'université dans la pudeur. C'est notre premier jour à *Poly*. Inutile de vous faire des tatouages sexys. Votre seule vue suffit. Vous distillez le sex appeal à chaque pas. À vous deux, vous êtes un aphrodisiaque !

Simulant la jeune fille effarouchée, Nda ouvre grandement les yeux. Elle provoque ainsi des rires, des roucoulements de sous-entendus dans le groupe.

Campée dans son personnage, la jeune fille scrute chaque visage puis elle se donne un air de victime.

— Je vous conseille de faire des recherches sur la vie sexuelle de Marx. Dit-elle en s'adressant au groupe. Lui, n'a pas attendu d'écrire *Le Capital* pour se mettre avec la Westphalie, il me semble. Ça prouve qu'il faut joindre l'utile à la femme.

En singeant les mimiques d'une vieille dame donnant des conseils, Nda leva l'index en l'air en disant.

— C'est ce qui vous permettra d'émanciper *l'homo-intellophallus*.

Et, sur le timbre du désespoir, elle ajouta.

— Votre ignorance me choque, jeunes gens ! Que *L'homo economicus* aille se rhabiller. Nous, on reste des saviens-saviens avec une part de Cro-Magnon. Enfin, relisez Épicure jeunes gens et bien le bonjour.

Nda savait être théâtrale et jouait bien. Des rires complaisants et des applaudissements saluèrent sa parodie. Prenant Tiofane par le bras, elle le tira vers l'un des escaliers du premier étage qu'ils avaient montés en

cherchant Manga. Ce dernier continuait à cultiver la sympathie avec le groupe en faisant des commentaires sur ses deux amis.

Marchant derrière Nda, Tiofane se dépensait en compliments.

— Ton tour de rein apparait bien dans cette robe bien ajustée. C'est envoûtant, tu sais !

La poitrine bombée, elle répondit.

— Et mon tour de sein qu'en dis-tu ?

En se retournant, elle fit valser sa robe aux dessins de fleurs couleur orange. Il fit semblant de déglutiner.

— Hum ! Hum ! Le tout ensemble est succulent.

— Mon cher Tiofane, revenons à notre véritable difficulté respiratoire.

Le jeune homme s'arrêta, interloqué.

— Difficulté respiratoire ? Laquelle ?

— Katia ! Lui rappela Nda. Reprenons. Mes propos sur la jalousie et ses manifestations ont pour but de te convaincre de consoler Katia. Elle est si jeune et sans expérience. Je t'ai *vampé* comme on le dit. Cela ne veut pas dire que j'ai oublié les scènes, les propos désobligeants et parfaitement impolis de Katia. Il a fallu mon inconditionnel amour pour résister à la tentation du découragement.

Elle s'approcha de lui pour baisser la voix.

— Cela fait mal d'entendre des copines, pourtant sincères te dire. « Tu les as trouvés ensemble, tu ne dois pas les séparer. D'ailleurs, tu n'es que la seconde de la maisonnée, le dessert du vampire. Tu as intérêt à t'occuper de ton fiancé ».

Nda respira profondément, une alarme de tristesse dans les yeux, et s'exclama.

— Si seulement elles pouvaient savoir ! Mon fiancé ! Moi je veux bien m'en occuper. Mais ce serait pour respecter mon serment tenu en de meilleurs jours. Que faire d'autre ? Il est devenu si distant depuis longtemps et je ne saurais dire quel sentiment pourrait nous unir, désormais.

La jeune fille fit une pose. Elle attendit, en vain, un commentaire de son freeboy. Celui-ci semblait être ailleurs. Alors, comme pour se rassurer ou s'encourager, elle enchaîna.

— En tout cas, j'avais dit « oui », devant nos deux familles pour le mariage. Nous nous marierons donc. Ce serait peut-être un calvaire. Mais, mes parents ne toléreront jamais un faux pas de moi. « Tes petites sœurs sont mariées et tu voudrais continuer à être une jeune fille non mariée !

C'est inacceptable » diront-ils. Alors il faut sauver les apparences. C'est plus convenable.

— Les apparences ! Répéta, sombrement, Tiofane l'air absent.

Pour lui de telles apparences à de telles convenances, il n'y a que cette cruauté qui oblitère d'avance son rêve d'amour. Son rêve de l'aimer, librement, au grand jour est compromis dans ces deux mots « apparences et convenances ». Ils les détestent avec force. Il y emploie toute sa volonté. Ignorant l'état d'âme qu'elle a déclenché, la jeune fille continue, imperturbable.

— Katia n'a peut-être pas mes vues et apprécie le problème sous un angle différent. Si je pouvais, je lui aurais exposé mon système de jalousie. Elle y gagnerait et nous serons à égalité. Bien sûr, elle ne peut accepter que j'aime l'objet de son amour puisqu'elle pense que j'en ai un à aimer, le fameux fiancé.

Froidement, la rage au ventre, Tiofane répondit pour faire mal.

— Avec toute ton expérience, tu n'as pas su retenir ton fiancé. Tu ne crois pas que Katia aurait pu échouer avec moi en utilisant ton système de jalousie ? En tout cas, confiance pour confiance, je pourrais te conseiller une approche pour reconquérir ton fiancé dont tu as tant de nostalgie des beaux jours passés. Je pourrais le plaindre pendant que nous nous baignons avec délectation dans la sauce complaisante de l'hypocrisie.

— Hypocrisie ! s'exclama-t-elle, sans se fâcher.

— En quelques minutes, et j'utilise tes expressions, lui cracha Tiofane, tu reconnais avoir *vampé*, disons conquis pour un peu de propreté, le petit ami plus jeune que toi d'une fille plus jeune que toi. Ensuite, tu la plains. Tu encourages un éventuel arrangement par-devers ton amour pour une vie à trois.

Il la tira par le bras afin qu'ils s'arrêtent tous les deux.

— Es-tu généreuse ? ironisa-t-il pour répondre aussitôt.

— Surement pas, Nda. Tu cherches à donner plus de contours à notre relation virtuelle. Il fallait penser à tout cela bien avant. Maintenant c'est un peu tard. Avec ton penchant pour les convenances, je m'étonne que tu aies négligé les conséquences de ton acte.

Elle sourit, balança sa tête de gauche à droite pour marquer son désespoir face à la situation, mais répondit sans montrer son trouble.

— Tiofane, tu espères que ce tu viens de dire me choque, n'est-ce pas ? Eh bien, non. Il n'en est rien ! C'est parfait comme réponse. Je dirais même que c'est très proche de la vérité. Mais je m'étonne à mon tour que dans ton raisonnement parfait, tu négliges les nuances.

Elle le tira par le manche de sa chemise et se plaça en face de lui, ironique à son tour.

— Évidemment, seules les femmes s'attardent sur les nuances. Ça aide à supporter la juxtaposition de leurs sentiments. C'est une logique à nous les femmes comme dirait ma grand-mère.

— Une logique qui vous permet d'occuper plusieurs tableaux contrastés à la fois. C'est de la pantomime. Une arme qui chez la femme est terrible pour l'homme ; une arme de destruction. Lâcha Tiofane avec emportement.

— Une pantomime imposée aux femmes. Contra Nda. Il y a là-dedans, quelque chose qui satisfait les attentes des hommes : la pantomime de la servilité. Nous devons nous soumettre. Nous, femmes, sommes des esclaves de tout dans notre société.

Elle l'arrêta une fois de plus et se planta en face de lui. Le jeune homme regarda ailleurs. Nda prit le visage de Tiofane entre ses mains.

— Regarde-moi Tiofane. Nous sommes esclaves de l'éducation, des mœurs, et des coutumes, de notre cœur et de notre corps, selon vos jugements. Sachez que notre ambition est tout simplement d'être et de pouvoir faire nos choix. Bien que ce désir d'être se confond chez certaines à celui de paraître.

— L'imbroglia des parades subtiles ! Rejeta Tiofane.

— Pas du tout ! Je t'aime. Je veux que tu restes avec moi. Mais il m'est impossible de me défaire de mon fiancé et de ma famille. Je voudrais te réconcilier avec Katia en restant avec toi. Il te faut quelqu'un quand, tôt ou tard, nous devons nous séparer.

— Il faut savoir ce que tu veux dans tes oppositions croisées. Lui rétorqua le jeune homme avec une pointe de douceur dans la voix. Katia ne voudra jamais partager. Alors, l'accusée est-elle coupable ou non ?

— Objection ! Votre honneur. Caricatura Nda. L'avocat de la défense veut exposer les faits, avant le verdict.

— Maître, reprit Tiofane jouant le jeu, pour ramener la détente, les faits sont connus.

— Votre honneur, nous pouvons récapituler sur la base des hypothèses.

— Les suppositions ne sont pas des faits.

— Elles ont une remarquable force de reconstitution sur la préméditation des faits.

— Les préméditations s'apparentent aux hypothèses, précisa-t-il.

— Enfin, il ne s'agit pas que de préméditations, mais aussi d'associations d'actions, irraisonnées peut-être, mais réelles.

Interrompant le jeune homme qui voulait répondre, elle poursuivit, suppliante et persuasive.

— Écoute, Tiofane, suppose que mon fiancé revienne sur ses pas. Je serais obligée de revenir à lui. J'ai promis...

Agacé et méprisant, Tiofane balaya d'un geste l'argument qui allait revenir et qu'il connaissait par cœur désormais.

— Cette promesse ! Tout Conakry la connaît à présent. Répond le jeune homme.

Elle se radoucit encore. Chuchota presque.

— Je t'en prie Tiofane. Ne te fâche pas. Tu connais nos traditions. Et puis n'élève pas la voix, il y a des gens autour de nous.

Ils étaient arrivés à l'un des arrêts des *Allaks*, en face de l'université. Ici, la route passe devant le stade national du 28 septembre. À l'opposé se trouve l'École primaire de Dixinn dans le quartier auquel elle emprunte son nom de *Dixinn-École*. Les deux jeunes gens s'embarquent pour rejoindre la station d'arrêt de *Kindia gare-voiture*. Un troisième véhicule les amènera à destination. À l'attente, ils restent silencieux. Nda utilise tout le charme de ses beaux yeux pour faire comprendre l'inutilité de leur querelle. Elle met dans ses yeux toute l'intensité de son amour et aussi tout son désespoir. En discuter, créait toujours entre eux un certain malaise. Elle se sent coupable. « Mais puis-je piétiner mes engagements, la famille, la société, les traditions... ? s'interrogeait-elle. Les convenances constituent un rempart. Ma détresse, c'est de voir Tiofane souffrir à cause de moi ».

Celui-ci s'enfermait dans de sinistres pensées. Son cœur se serrait en admettant l'alternative de perdre un jour Nda. Tout lui était hostile. Surtout ceux que redoutait la jeune fille ; ses parents. Mais aussi ce fiancé qui ne se désengageait pas et qui emprisonnait la jeune fille dans un serment familial. Il se demandait pourquoi elle-même tenait tant à son conformisme traditionnel.

« Conformisme traditionnel ! Ridicule... Se répétait Tiofane. Que fait-elle à l'université ? Comment fait-elle pour conserver ses amarres traditionnelles ? »

En la regardant, son esprit vacille, se retire tout entier de la réalité. Loin dans le ciel, il lui semblait que Nda était devenue un oiseau solitaire, une hirondelle. Un aigle avait surgi pour attraper la petite hirondelle. Celle-ci essayait de fuir. Mais ses petites ailes chargées de poids invisibles ployaient

à chaque fois. Le rapace allait fondre sur sa proie quand la vision disparut, aussi brutalement qu'elle s'était imposée.

Nda venait de lui tirer le bras pour l'entraîner vers un *Allak* qui s'était arrêté. Cette transposition de faits était-elle une perversion de son esprit tourmenté ? Était-ce un message divin ? Ou une autre perspective de la réalité ? Le choc provoqué par ce songe avait touché toutes ses fibres. En cet instant, il n'eut que de la pitié pour celle qu'il devrait, désormais, considérer comme une compagne d'un moment, une tendresse éphémère. Elle sera un doux souvenir, mais aussi une blessure de l'âme. Il venait de comprendre que les préceptes sociaux étaient un poids autant difficile à transporter qu'à rejeter. Les convenances, qui les représentent, sont une charge trop lourde pour les frêles épaules de Nda. La tradition entrave bien des choses ! Il y aura toujours, à son compte, des bonheurs perdus, des vies limitées, des envies ravalées.

« Quel lâche je suis, de m'être énervé et de m'en prendre à elle. Pensait-il ! Elle n'y peut rien aussi. Ce qu'on appelle les convenances sont souvent plus fortes. À l'image de l'aigle de mon songe et de la pauvre petite hirondelle qui va, certainement, être freinée dans son insouciant envol. »

Il se déride et sourit à sa compagne. Comme si, elle avait suivi le fil de ses réflexions, Nda répond à son sourire et s'exclame doucement.

— Tu as, une fois de plus, fait ta mise au point. Je vois qu'elle m'est favorable. J'étais follement inquiète que tu décides de tout plaquer en me laissant.

— C'est la vie, elle a du bon. Murmure-t-il.

— La vie, avec le pire aussi. Souffle Nda.

— Et le pire, c'est toi ? Questionne-t-il, présomptif. Elle éluda.

— Disons que tu es mon meilleur ami. À propos, qu'est-ce que tu as mangé hier ?

Ils étaient à présent dans l'*Allak*, en direction du domicile de Tiofane. Celui-ci la regarde, surpris. Espiègle, elle explique à voix basse.

— Mais oui mon petit. Étant donné la raison de mon déplacement, si tu n'es pas en forme, je te laisserais au tapis. Moi, j'ai la superforme et en plus je deviens de plus en plus vicieuse.

— D'où te vient ce virus ma chère ?

— Des livres, mon petit ; je me suis documentée. Les livres ! Le *Kama sutra* et les romans de la série *Brigade Mondaine*, etc. etc. Voilà !

Il se redresse, hoche la tête d'un air pénétré et dit sur le ton de la confiance.

— Tu as de la lecture, grande sœur ! Il faut le reconnaître. Et la série Sciences économiques et Algèbre linéaire.

— Très peu pour moi ! Pas du tout scientifique. Répond Nda, d'un air malicieux. Cependant je peux t'affirmer avoir accepté de lier connaissance avec *Keynes*, *Samir Amin* et *Raymond Aaron*, à Dakar. Ne sois pas jaloux c'était à la bibliothèque. C'est-à-dire à distance, à travers les pages de leurs livres.

Cette boutade complète leur détente. Ils rient doucement, réunis une fois de plus dans la chaleur de la simple joie d'être ensemble. C'est tout heureux qu'ils crient en chœur, le mot qui désigne un arrêt destiné aux véhicules de transport en commun. « Plaque ! »

Cela ajouta à leur hilarité sous les habituels regards réprobateurs, affectueux, ou envieux des autres passagers. De cela, ils n'en avaient cure, désormais !

Dans le quartier de *Momo-liberté*, le véhicule s'arrête à un endroit précis, sans signe d'indication spécifique que la présence d'autres personnes. Le point est, tacitement, reconnu comme un arrêt. Le long de la route, des hangars de tôles servent de kiosques à cigarettes et produits divers comme les bonbons, les jus en bouteille ou en boîte, les sandwichs posés à ciel ouvert. À l'arrêt Nda paya les 10 *Sylis* que coutait le prix du transport pour deux. . Le *sylî* qui veut dire *éléphant* en langage soussou était le nom de la monnaie nationale.

Elle rejoignit Tiofane qui l'attendait à terre. Dix minutes plus tard, ils étaient dans la chambre du jeune homme. Comme d'habitude, ils perdirent la notion du temps, se fondant l'un dans l'autre. Tout s'estompa. Les disputes, les rancœurs, les incompréhensions. Ici, ils défiaient tout. Leurs corps devinrent les maîtres de leurs raisons. Quels obstacles pouvaient-ils leur ravir ces moments de délicieux délires ? Ces moments étaient le refuge épisodique de leurs esprits et de leurs corps confondus en un. Ils pouvaient, en cet éclair de temps, rejeter les obligations de l'amère réalité. Aucune prescription éthique ne pouvait arrêter le flot des assauts violents et doux qu'exigeait leur chair. Il était fort et elle était sensuelle.

Enfin, des heures plus tard, ils se séparèrent avec hésitation. À regret... Leurs corps avaient parlé. Leurs raisons avaient chaviré. Leurs cœurs avaient approuvé. Un instant, un très court instant, certes, de leur vie, ils avaient dompté le temps et tout ce qui devrait les séparer. En cette sublime occasion, dans un suprême envol, l'hirondelle avait échappé à son destin. L'aigle ne l'avait pas étreint dans ses serres, il l'avait perdu de vue. Mais il la rechercherait, la trouverait, l'attraperait... L'aigle est et restera longtemps

encore pour les oiseaux le roi des airs ! Telle était l'image de Nda dans sa liberté limitée par un destin prédéfini : une hirondelle sans autre défense que son envol dans les airs.

Alors que le jeune homme la regardait partir, elle se retourna. Leurs regards se croisèrent. La même expression de tendresse et d'assouvissement couvrait sous leurs voiles de mélancolie. Lancinante, cette question s'interposait souvent entre eux : qu'advient-il ? Ni l'un, ni l'autre ne voulait y répondre. La fatalité s'en chargerait.



## CHAPITRE 2

### L'École normale supérieure

**Il y a deux mois que la répartition** dans les différentes options est faite. Déjà, il est difficile de distinguer les nouveaux venus, les bleus, des anciens. Peu à peu, ils se sont dilués dans l'atmosphère chaleureuse et intellectuelle qui, au départ, les effrayait un peu.

Après bien des pérégrinations et des requêtes au Décanat des Sciences sociales et grâce à leurs moyennes élevées au concours, Nda et Tiofane ont réussi à quitter l'option Économie-philosophie. Ils ont rejoint l'option Économie-Maths et s'acharnent à suivre le rythme des cours.

Entre les exercices de mathématiques, dans lesquelles ils devraient se retremper courageusement, et les révisions des cours d'Économie peu de temps revenait aux étreintes. Seuls les regards, se croisant, furtivement, faisaient battre leurs cœurs.

Un bref instant, le souvenir des doux moments remontait en surface. Malgré des soupirs, des bouts de lettres délicieuses et affectueuses, ils s'appliquaient à ne point rompre cette nouvelle et nécessaire alliance consacrée aux études. Il fallait être à la hauteur en classe.

D'ailleurs, Nda n'était pas à l'internat. Ce qui facilitait bien des choses. Tiofane pouvait contenir ses ardeurs. Il ne partage pas, non plus, sa cabine au dortoir avec Manga, qui s'est retrouvé en Linguistique-Maths.

À l'exception de quelques révisions communes en Algèbre, ils ne se voyaient pas tellement non plus. Leurs dialogues, généralement écourtés, se faisaient durant quelques minutes avant ou après la montée des couleurs. Obligatoirement, tous les étudiants y assistent sous le commandement de l'encadrement militaire chargé aussi bien des cours de formation militaire que de la sécurité du campus. Souvent, il s'agissait de conversations répétitives et banales.

— Aujourd'hui, c'est toi le retardataire, Manga.

— Nda aussi mon cher Tiofane. La voilà qui arrive en courant.

Marie, l'amie de Nda prend sa défense.

— Elle, au moins, n'en a pas l'habitude.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Réplique Tiofane qui, légendaire pour ses retards, se sentait visé.

— Elle en sait plus que toi, pour le respect des heures d'arrivée. Et, ce n'est pas seulement d'ici qu'il s'agit. Taquine Manga.

Marie sourit, découvrant ses dents blanches que couvraient des lèvres étonnamment rosâtres pour son teint noir. Dans son visage ovale, pointe un nez aquilin plutôt chamitique. À côté d'elle, se trouve Amadou, un vieux copain de scolarité. On le surnomme *Roi de Ségou* à cause de son embonpoint précoce et de l'homonymie de son nom avec le chef médiéval du royaume de Ségou. Celui-ci en renchérissant se donne un air sévère.

— Aujourd'hui, si Nda et toi, Tiofane, vous chuchotez derrière moi, ça va barder. Vous les petits Sénégalais, là. Vous n'en finissez pas avec vos *salamalecs*.

L'origine sénégalaise de Tiofane et de Nda était, constamment, un sujet de plaisanterie. De mère Malinké, Tiofane le ressentait parfois comme une exclusion non déclarée. Mais il faisait avec de son mieux. Sourire aux lèvres, il répondit.

— Mais mon frère, comme on dit, les femmes d'abord.

— Ah, oui ? Toujours les femmes quand je ne suis pas là. Attaque Nda qui était arrivée à leur hauteur.

Manga, dans une attitude drôle, s'incline à quatre-vingt-dix degrés. Avec une humilité feinte, il déclare.

— Informez-la. Vous qui médisez d'elle.

Ils sont interrompus par la trompette militaire, appelant au rassemblement. Le son couvre les conversations. Ils se taisent. C'est l'heure de la montée des couleurs, la levée du drapeau national. Chaque matin, dans toutes les écoles du pays, entre 7 heures 30 et 8 heures se déroulait le même rituel de civisme qui a pris une teinte révolutionnaire avec les slogans à déclamer.

Après l'alignement des étudiants en rang, les slogans sont scandés en chœur. Ils sont conformes aux préoccupations de lutte idéologique du parti unique au pouvoir, sous la bannière du Bureau politique national, B.p.n, et du Responsable Suprême de la Révolution. En cette période, les slogans visaient la consolidation de la vigilance et de l'engagement révolutionnaire. L'étudiant désigné du jour les scandait et l'ensemble des étudiants donna en réponse, la solution préconisée par le Parti.

— L'impérialisme !

L'ensemble des autres étudiants répondirent en chœur :

— À Bas.

— Le colonialisme !

— À Bas !

— Le néocolonialisme !

— À Bas !

— Prêt pour la Révolution !

L'adjudant Amar Diallo, qui contrôle la tenue des étudiants avait de nouveau réussi à déclencher des fous rires.

— Eh ! Vous là-bas ! « Mété le cémice dans pantalon ». Pour dire, Mettez la chemise dans le pantalon.

Puis à un autre, portant la tenue blanche des jours de fête parce que son uniforme régulier, kaki, de tous les jours était sale.

— Vous avec téni teint quilère, allez sancé. Onssordi, cè nè pas parade, ni fête. Pour dire : Vous portez la tenue blanche allez la changer. Aujourd'hui n'est ni un jour de parade ni un jour de fête.

Les apostrophés, eux-mêmes amusés, s'exécutaient dans l'hilarité. La cérémonie finie, les étudiants se dirigèrent vers leurs Chaires et leurs classes respectives. Ce jour-là, après la cérémonie, Tiofane afficha exprès sa tête des mauvais jours.

— Tu es subitement assombri, Tiofane.

— Marie, je n'ai pas allumé la bougie depuis deux semaines

— Je te prête des allumettes. Se précipite Manga.

Nda et Manga savaient que ce n'était qu'une des nombreuses métaphores utilisées par Tiofane pour dire qu'il est sevré de sexe. Nda, l'explique à Marie.

— « Allumer la bougie » veut dire faire l'amour. C'est une des métaphores lubriques de ce chaud lapin. Dépêchons-nous avant que l'incendie ne se déclare.

Marie en est toute ébahie alors que narquoise, Nda commente encore.

— Cette histoire de bougie et d'allumettes ne présage rien de bien propre pour la journée.

De plus en plus désorienté, Marie leur barre la route.

— Expliquez-moi tout... Qu'est-ce que c'est que ces devinettes-proverbes ?

— Je te dis, reprit Nda, que le camarade Tiofane que voici, mon serviteur attitré, se plaint parce que nous n'avons pas fait l'amour depuis